

La cloche de l'église sonnait la messe. La marchande à la toilette se rendit à l'office et, quand il fut terminé, elle suivit le prêtre à la sacristie.

— Monsieur, le curé, lui dit-elle, vous êtes sans doute monsieur l'abbé Ancelin ?

— Non, madame, je suis le deuxième successeur de M. l'abbé Ancelin et voici la cinquième année que j'exerce mon ministère dans cette paroisse.

— M. Ancelin serait-il mort ?

— Nous espérons que non, madame ; mais il y a bien des années qu'il est parti pour le centre de l'Afrique comme missionnaire et, depuis, on n'a plus eu de ses nouvelles.

— Et M. Fournier, qui était maire de Salviagnac il y a une quinzaine d'années ?

— Je ne l'ai pas connu ; il était décédé depuis longtemps ; c'était un bien brave homme.

— Je ne savais rien de cela ; il y a si longtemps que je ne suis pas venue à Salviagnac. C'est fâcheux. Mais, monsieur le curé, vous connaissez Mme Marguerite, qui est une de mes amies d'enfance ?

— Je l'ai peu connue, madame, car elle et sa fille ont quitté Salviagnac peu de temps après mon arrivée dans cette paroisse.

— Quoi, fit Léonie, laissant voir sa contrariété, elles ne sont plus ici ?

— Depuis près de cinq ans.

— Mais l'on sait où elles sont allées.

— Je ne le crois pas ; cependant on pense qu'elles ont quitté Salviagnac pour aller habiter à Paris.

— Ne pouvez-vous pas, monsieur le curé, m'indiquer une personne qui, ayant connu Mme Marguerite, pourra me donner sur elle et sa fille quelques renseignements ?

— Une brave femme, la mère Gillac, la chevière, comme on l'appelle ici, pourra peut-être vous renseigner.

— Où demeure cette brave femme ?

— Tout à l'extrémité de la rue qui monte derrière l'église ; vous n'aurez qu'à demander et l'on vous montrera la petite maison de la chevière.

La marchande à la toilette remercia le prêtre, le pria de l'excuser de l'avoir retenu quelques instants et se retira.

Elle monta la rue en pente qui lui avait été indiquée et, quand elle arriva aux dernières maisons, elle demanda à un petit garçon qui demeurait la chevière. Le gamin lui montra une pauvre maisonnette délabrée, prête à tomber en ruines.

Elle y entra et se trouva en présence d'une femme âgée, à la peau tannée et ridée comme un vieux parchemin, qui achevait de déjeuner d'un morceau de lard, qu'elle avait fait cuire dans la poêle avec des oignons.

La chevière parut très étonnée et presque craintivement regarda la visiteuse. Cependant elle se leva pour offrir une chaise.

— Mère Gillac, dit Léonie, quand elle se fut assise, c'est M. le curé de Salviagnac qui m'a conseillé de m'adresser à vous, pensant que vous pourriez me donner certains renseignements.

— Mais oui, bien sûr, si je peux, madame, d'autant plus que vous venez de la part de M. le curé, ce cher homme du bon Dieu.

— Vous avez connu Mme Marguerite, qui a quitté Salviagnac il y a quelques années ?

— Oh ! bien sûr, que je l'ai connue, et aussi sa fille.

— Sa fille, une jolie petite brunette ?

La vieille femme secoua la tête.

— La fille de Mme Marguerite n'était pas brune, répondit-elle ; elle avait les cheveux blonds et de beaux yeux bleus.

— Ah ! fit la marchande à la toilette, qui ne voyait pas une Espagnole avec des cheveux blonds et des yeux bleus.

Après un silence, elle reprit :

— Savez-vous, mère Gillac, où Mme Marguerite et sa fille demeurent à présent ?

— Non ; Mme Marguerite s'en est allée comme ça tout d'un coup, sans dire où elle allait, ni pourquoi elle quittait Salviagnac.

— On pense dans le pays qu'elle est partie pour Paris.

— On l'a dit, mais on n'en sait rien. Si ce n'est M. Ancelin, notre ancien curé, — encore un brave homme du bon Dieu, — et M. Fournier, qui a été maire de Salviagnac et qui est mort, — Dieu veuille avoir son âme, — personne dans le pays ne savait d'où venait Mme Marguerite et qui elle était. Quand elle est arrivée à Salviagnac, elle avait sa fille, toute petite, un an à peine.

— Mais, madame Gillac, dit la marchande à la toilette, en proie à une certaine agitation, est-ce que la fille de Mme Marguerite n'est pas une enfant qui lui a été donnée à élever ?

— Ah ! je sais ce que vous voulez dire, mais ça c'est une histoire ; je vous en parlerai tout à l'heure.

Je disais donc que le maire et le curé savaient seuls ce qu'était Mme Marguerite, car ils connaissaient tous ses secrets. Elle vivait très retirée, voyez-vous, et l'on devinait, rien qu'à son air triste, qu'elle avait eu de gros chagrins et souffrait toujours ; elle n'allait chez personne et ne recevait personne ; jamais elle n'a parlé de ses affaires à qui que ce soit, pas même à moi, la chevière.

Il faut vous dire que je lui rendais à l'occasion quelques petits services et que, parfois elle causait un peu avec moi. Mais il ne fallait pas la questionner sur son passé ou ses affaires, car alors sa figure devenait toute drôle, et c'était fini, elle ne parlait plus.

La marchande à la toilette écoutait avec des frémissements d'impatience.

— Mais comme elle était aimable et polie avec tout le monde ! continuait la chevière ; et comme elle aimait sa fille ! Mme Marguerite était le modèle des mères. Aussi la fillette était bien élevée, douce, aimable, polie

et bonne comme sa mère. Oh ! sa mère, elle était aux petits soins pour elle, elle l'adorait.

Et comme elle était gracieuse et jolie, la mignonne, ce n'est rien de le dire. Pour ma part, voyez-vous, madame, je regrette bien que Mme Marguerite et sa fille aient quitté Salviagnac. Si seulement on savait où elles sont et si l'on pouvait avoir de leurs nouvelles.

La chevière allait continuer à exprimer ses regrets ; mais la marchande à la toilette l'arrêta par ces mots :

— Parlez-moi donc, je vous prie de cette autre petite fille qui a été confiée à Mme Marguerite, est-ce qu'elle est morte ?

— Ça, je ne peux pas vous le dire.

— Est-ce qu'on est venu la reprendre ?

— Oh ! la reprendre ! Dites qu'on est venu la voler à Mme Marguerite ; oui, madame, la pauvre petite a été enlevée par un misérable !

— Que m'apprenez-vous là !

— Ce qui est, malheureusement, mais je vais vous raconter toute l'histoire.

Un jour un homme arriva à Salviagnac, portant dans ses bras une petite fille qui pouvait avoir deux ans.

— Cet homme était un Espagnol ?

— Oui, on a dit qu'il était Espagnol. Il alla trouver M. le curé, et c'est M. Ancelin qui lui désigna Mme Marguerite comme étant la personne à laquelle il pouvait confier l'enfant en toute sûreté.

D'après ce qui a été dit en ce temps-là, il paraît que la petite Espagnole avait des ennemis puissants, les quels avaient intérêt à la faire mourir et c'était — toujours d'après ce qui a été dit — pour la soustraire à la haine de ses ennemis qu'elle avait été apportée d'Espagne à Salviagnac, où elle devait rester cachée.

La petite fille avait-elle réellement des ennemis aussi méchants ? Il faut bien le croire. Toujours est-il, madame, qu'un méchant homme, un misérable avait suivi l'Espagnol et la petite fille, probablement depuis l'Espagne jusqu'à Salviagnac.

Le lendemain même ou le surlendemain du jour où la petite avait été confiée à Mme Marguerite, le misérable s'introduisit chez elle, en son absence, s'empara de l'enfant, qui était dans le berceau et disparut.

— Oh ! c'est odieux !

— C'est tout ce que vous voudrez, madame, mais c'est comme ça. Personne dans le pays ne savait encore que Mme Marguerite avait pris un enfant pour l'élever ; aussi jugez de l'étonnement de tout le monde et de tous les bavardages qui eurent lieu ; c'étaient des histoires à n'en plus finir et chacun racontait la sienne. Mais ce n'était pas comme ça, Mme Marguerite, le maire et le curé ne disant rien, eux, qu'on pouvait savoir la vérité. Il y a des gens qui prétendent que l'homme s'était trompé, que ce n'était pas la petite Espagnole qu'il avait enlevée, mais la petite fille de Mme Marguerite.

Mais comme je viens de vous le dire, Mme Marguerite ne disant rien, on ne sut jamais à quoi s'en tenir là-dessus.

— Est-ce que l'on n'a pas cherché à savoir ce que la petite fille enlevée était devenue ?

— Je crois bien que des recherches ont été faites, mais inutilement.

— C'est une histoire bien étrange que vous venez de me raconter.

— Bien sûr, il y a un mystère dans tout cela.

— Depuis l'enlèvement de l'enfant, n'est-il pas venu quelqu'un d'Espagne pour s'informer d'elle ?

— Je ne saurais vous le dire, mais je ne crois pas.

— Avez-vous encore quelque chose à m'apprendre au sujet de Mme Marguerite et de sa fille ?

— Non, tout ce que je sais, je vous l'ai dit.

— Croyez-vous que quelqu'un à Salviagnac sait où elle demeure maintenant ?

— Personne ne pourrait vous en dire plus que moi. Ah ! si M. Fournier n'était pas mort et si M. Ancelin était encore ici, ce sont eux qui vous apprendraient bien des choses ; sûrement Mme Marguerite ne serait point partie sans leur dire où elle allait.

La marchande à la toilette comprit qu'elle ne pourrait rien savoir de plus et qu'elle chercherait inutilement à avoir d'autres renseignements.

— Vous n'êtes pas riche, ma brave femme, dit-elle à la mère Gillac en se levant.

— Je suis même très pauvre, madame, et si je n'étais pas secourue par de bonnes âmes du bon Dieu, je manquerais de pain et il me faudrait mourir de faim ; car, voyez-vous, je ne peux plus rien faire, je ne suis plus bonne à rien.

Ah ! je n'ai plus mes jambes aux jarrets solides de gardeuse de chèvres ; pendant quarante ans j'ai fait le métier, et il fallait voir avec quelle agilité je grimpais les pentes les plus raides de la montagne.

Mais voilà, ajouta-t-elle philosophiquement, tout passe ; que voulez-vous, on ne peut pas être et avoir été : et pourtant on m'appelle toujours la chevière. Ah ! que je voudrais être encore là haut avec mes chèvres et mes cabris !

Léonie tira une pièce de dix francs de son porte-monnaie.

— Tenez, mère Gillac, dit-elle, prenez ceci, ce sera pour vous acheter quelques douceurs.

— Une paire de sabot et un tricot de laine pour cet hiver. Oh ! merci bien, merci mille fois, ma bonne dame du bon Dieu !

— C'est moi qui vous remercie, mère Gillac.

— Toujours à votre service, ma bonne dame.

La marchande à la toilette sortit de la maison et descendit lentement la rue pour retourner à l'auberge.